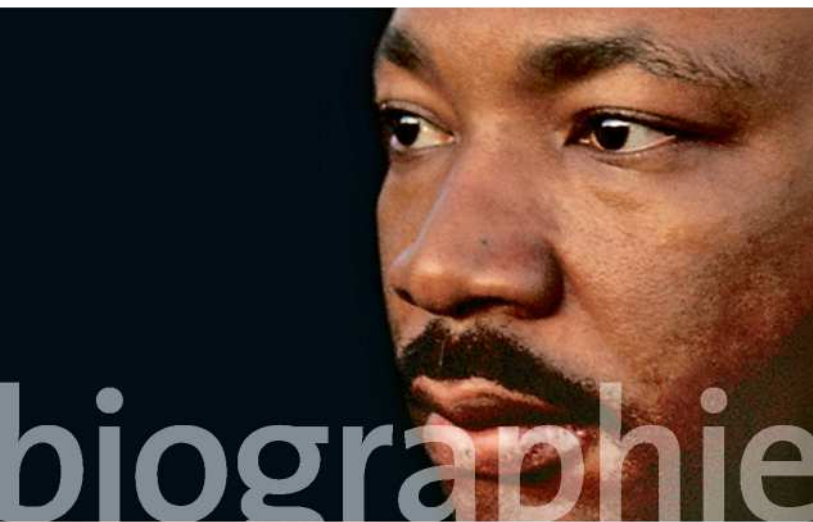


Martin Luther King

par Alain Foix

INÉDIT



biographie



la gratuité de la publication

folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Martin Luther King

par

Alain Foix

Gallimard

Crédits photographiques :

1, 2, 8, 9, 11, 12, 13, 16 : Bettmann / Corbis. 3 : Bob Adelman / Corbis. 4, 15 :
Keystone-France. 5 : Library of Congress – digital ve / Science Faction / Corbis.
6 : Getty Images. 7 : Hulton Archives / Getty Images. 10 : Flip Schulke / Corbis.
14 : Joseph Louw / Time & Life Pictures / Getty Images.
17 : Pete Souza / White House / Handout / Corbis

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Écrivain, philosophe et dramaturge, Alain Foix, né en Guadeloupe, fut directeur de la Scène nationale de la Guadeloupe, du théâtre Le Prisme à Saint-Quentin-en-Yvelines et de La Muse en Circuit, Centre national de création musicale. Il est actuellement directeur artistique et metteur en scène de la compagnie « Quai des arts ». Il a été lauréat du Grand Prix Beaumarchais/ETC-Caraïbe de l'écriture théâtrale en 2004.

Son œuvre littéraire, qui va du roman à l'écriture théâtrale, en passant par l'essai philosophique ou les livres pour la jeunesse, est marquée par l'éclectisme. Il a publié aux Éditions Gallimard *Ta mémoire, petit monde* (un récit autobiographique), *Je danse donc je suis* (essai philosophique), et *Toussaint Louverture* dans la collection Folio Biographies, ouvrage ayant fait l'objet, sous le même titre, d'une libre adaptation filmée pour France Télévisions.

*À la mémoire de Bernard Birsinger,
ancien maire de Bobigny*

Et pour Nelson

*Ceux qui rendent une révolution pacifique impossible
Rendront une révolution violente inévitable.*

JOHN FITZGERALD KENNEDY^{1*}

Une révolution ne se règle pas comme un ballet.

MARTIN LUTHER KING²

Imaginez un seul instant que Dieu soit noir ; comment pourrions-nous répondre, une fois arrivés là-haut, en ayant traité toute notre vie les noirs³ comme des êtres inférieurs ?

ROBERT KENNEDY³

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume p. 298.

** L'auteur prend, dans tout cet ouvrage, le parti, à l'encontre de la convention, d'écrire « blanc » ou « noir », lorsqu'il s'agit de personnes, sans capitale initiale. Ce, conformément à sa position, qui vise à ne pas substantiver ce qui, de son point de vue, doit être considéré comme un simple qualificatif au même titre que blond, brun ou roux.

Les poubelles de Memphis

Quand viendra-t-elle ? Car elle viendra, il le sait. Pas l'ombre d'un doute, elle viendra.

La douceur de ce soir de printemps sur Memphis, Tennessee, ne peut apaiser cette angoisse qui depuis quelque temps le tenaille, l'étouffe, agite son sommeil, le rend irritable, lunatique, transforme son humeur à tel point que ses proches s'en sont alarmés. Lui, d'habitude si serein, si prompt au sourire, accessible à l'humour, si bon camarade, si aimable.

Cette ville tout entière est une menace. « Il faut vite nous sortir d'ici », a-t-il soufflé à Ralph Abernathy son ami de toujours, compagnon insatiable de ces luttes qu'ils mènent main dans la main depuis plus de treize ans.

Memphis est un tournant, il le sait, mais aussi un sommet. Et en haut du sommet, une immense solitude, fondamentale, existentielle. Et en haut du sommet un homme seul avec Dieu pour témoin. Il se sent abandonné, vulnérable, harassé, au bout du chemin. Une solitude qui le serre dans les draps moites de l'angoisse. Rien de commun avec celle

qu'il a connue si souvent en prison. Moments hais-sables, mais nécessaires.

Il déteste plus que quiconque être jeté en cellule, déteste cette inaction forcée qui le rend littérale-ment fou furieux, lui d'ordinaire si actif et si entouré depuis sa plus tendre enfance. Mais c'est un combat, tout un peuple derrière lui. Tout un peuple enfermé dans une geôle bien plus vaste : celle de la couleur de sa peau, celle des lois racistes et ségrégationnistes. Tout un peuple pour lequel les barreaux des prisons ne sont rien d'autre que l'expression brutale d'une réalité plus profonde, plus tenace. Un peuple dont la couleur de la peau porte l'ombre des cachots. Il va dans les geôles comme on va à la guerre une fleur au fusil, avec la certitude qu'une souffrance passagère ouvrira sur des jours lumineux. L'ombre des prisons est l'alliée douloureuse d'un combat de lumière.

Non, rien de commun avec cette solitude existentielle et si nouvelle qui saisit le Dr Martin Luther King Jr en ce mercredi 3 avril 1968, accoudé au balcon du Lorraine Motel. Il jette, au-delà de Mul-berry Street, un regard vide, aussi vide que ce vaste terrain vague encombré de buissons et d'herbes folles s'étendant là-bas, aux abords des tristes façades de brique. La sévérité de ce quartier déserté et sans charme, posé au milieu de nulle part, se découpe sur un ciel de lumière orangée. Le cou-chant, éclairant son visage soucieux, souligne la menace des murs rouges.

Si au moins il avait peur. Si au moins il se mé-fiait. La peur peut être bonne conseillère. La peur

a toujours un objet. On a toujours peur *de* quelque chose. Mais l'angoisse, elle, n'a pas d'objet. Elle est tout à son sujet. Et le sujet de l'angoisse, le sujet pris d'angoisse, n'a que lui-même pour objet. Lui dans le monde, lui face au monde, lui dans sa solitude première.

Ce quartier déserté, ces immeubles menaçants, il les voit, mais comme une projection de son propre état d'âme. Le décor maussade de son drame intérieur.

Quand viendra-t-elle ? À quel instant précis, et d'où ? Sans doute à un moment inattendu, sans même crier gare. Au milieu de la foule, ou sur une estrade, l'arrêtant définitivement en plein cœur d'une phrase. Qu'importe, elle viendra, c'est pour lui désormais une certitude. Qui la tirera, cette balle ? Cette balle qui gommara ce nègre d'un trait de haine blanche.

Si, au moins, il prêtait attention, une seconde, une seule seconde, à ces curieux mouvements en contrebas. Là, tout près des murs sombres en face, qui cachent de sordides meublés loués dix dollars la semaine. Et s'il levait les yeux vers cette fenêtre à guillotine entrouverte qui semble l'épier depuis quelque temps ?

Plongé dans ses pensées, il offre son visage aux douceurs du couchant. Un visage sombre qui se découpe parfaitement au balcon du premier étage sur les rideaux blancs de la baie vitrée, chambre 306. Une cible idéale.

Ce ne sera pas pour ce soir. Il rentre dans sa chambre, fatigué. Trop de vols, trop de trains, trop

de routes, trop de miles avalés, si peu de temps auprès des siens. Ses quatre enfants lui manquent. Il passe mentalement en revue ses deux filles adorées : Yolanda Denise et Bernice Albertine, aussi douces que leur mère, et comme elle si volontaires, si fines, si câlines.

Il pense aussi aux garçons. Le cadet s'appelle Dexter Scott, prénom qu'il a hérité de la Dexter Avenue Baptist Church de Montgomery, Alabama, église où le jeune docteur en philosophie Martin Luther King Jr, frais émoulu de l'université de Boston, fils du pasteur Martin Luther King d'Atlanta (Daddy King), fit en 1954, à vingt-cinq ans, ses premiers sermons.

L'aîné des garçons fut baptisé Martin Luther III, prénom qui fit l'objet d'une de ces rares mésententes avec sa chère, sa bien-aimée Corie. Coretta Scott King trouvait cela ridicule. Les King étaient-ils une dynastie de rois noirs ? Pourquoi affubler cet enfant de ce prénom si lourd ? Mais il avait tenu bon. L'aîné de ses fils porterait le prénom, empreint de symboles et d'histoire, qu'il avait hérité de son père.

C'est de retour d'un voyage en Allemagne que Daddy King, qui répondait au prénom de Michael, le même qu'il avait donné à son fils, s'était rebaptisé Martin Luther en hommage au père de l'Église réformée. Et c'est ainsi que le jeune Michael King Jr, qui avait alors cinq ans, était devenu Martin Luther King Junior. Par ce prénom, sa voie était tracée. Il serait pasteur comme son père.

La station WDIA de Memphis diffuse, comme

tous les soirs, sur ondes courtes, son flot de musique noire. Elle prend possession des ténèbres qui désormais envahissent sa chambre. Martin Luther allume une cigarette. Il ne fume jamais en public. Cette fumée accompagne ses moments de solitude ou d'intimité. Il pense, comme souvent, à sa femme, à sa voix, cette belle voix de chanteuse mezzosoprano qu'elle a fait taire pour la cause, pour le cri, pour la lutte des droits civiques. Elle lui manque. Que serait-il sans elle ?

Ils s'étaient rencontrés à Boston par l'intermédiaire de Mary Powell, une amie d'enfance d'Atlanta, alors étudiante au New England Conservatory of Music. Il lui avait demandé sans vergogne si elle n'avait pas une amie séduisante à lui présenter. Sans hésiter, elle lui avait donné le numéro de Coretta Scott.

Il sourit encore des années plus tard de la manière dont il s'y était pris : « Bonjour, Coretta, je suis Martin Luther, étudiant en théologie. J'appelle de la part de notre amie Mary Powell. Elle m'a dit tant de choses merveilleuses sur toi que cela m'a donné envie de te rencontrer... Tu sais, tout Napoléon a son Waterloo. Je suis comme Napoléon, j'ai mon Waterloo, et je suis à genoux. J'aimerais te rencontrer et échanger avec toi¹. »

C'était en janvier 1952, il avait eu vingt-trois ans le 15 de ce mois. Elle en avait deux de plus. Comme Mary, elle étudiait la musique au Conservatoire et voulait devenir chanteuse. Cette petite sirène du Mississippi lui fit don de sa voix pour marcher près de lui. Une longue marche qui

avait commencé à Montgomery, Alabama, treize ans auparavant, ce jour du 1^{er} décembre 1955 où Rosa Parks, militante de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People), qui luttait juridiquement depuis 1909 pour la reconnaissance des droits des noirs, refusa de se lever pour laisser place à un blanc sur une des quatre rangées de sièges de devant comme la loi de l'État l'y contraignait. Elle fut inculpée pour désordre public. Elle n'était pas la première, loin de là, à se révolter contre ces lois ségrégationnistes qui régnaient dans le Sud. En 1944, le célèbre joueur de base-ball, Jackie Robinson avait été confronté à un officier de l'armée à Fort Hood, Texas. Il avait refusé de se diriger vers l'arrière du bus. Il avait été traduit devant une cour martiale qui l'avait acquitté.

Mais cette fois-ci, il n'était plus question de régler individuellement ce cas d'insoumission à une loi scélérate. Les conditions étaient requises pour engager une lutte plus globale.

Peu de temps auparavant, le 17 mai 1954, la Cour suprême des États-Unis avait déclaré inconstitutionnelle la ségrégation dans les établissements scolaires. Une belle avancée juridique même s'il y avait loin de la coupe aux lèvres. Les États du Sud, notamment, allaient résister bec et ongles à cette injonction venue du Nord. Non, à ce niveau-là, la guerre de Sécession n'avait pas encore cessé. La condition faite aux noirs dans le Sud restait un des éléments fondamentaux de l'identité des blancs, de l'image qu'ils se faisaient d'eux-mêmes et du monde. La guerre civile américaine s'était déclenchée pour

des raisons de mécontentement sur la politique et l'organisation économique. Le Sud, prospérant sur un modèle très différent du Nord, et dont l'esclavage était un des éléments constitutifs, refusait d'être taxé au nom de l'unité économique fédérale. La volonté du Nord, désireux de développer son industrialisation, et dont le sol possédait les matières premières nécessaires, l'amena à créer, par une politique protectionniste, des droits de douane élevés applicables à l'ensemble du pays. Ce qui lésait considérablement les États du Sud qui vivaient principalement de l'import-export avec les pays européens et dont les produits d'exportation (le sucre, le coton, le tabac...) bénéficiaient d'une main-d'œuvre servile, donc gratuite, qui assurait des coûts très bas de production et de vente. L'immense fortune des planteurs, qui ne constituaient en réalité que 5 % de la population totale, permettait, par les bénéfices acquis sur le dos des esclaves noirs, d'importer toutes sortes de biens de consommation d'Europe qui profitaient à l'ensemble du Sud. Le Nord, exclu du bénéfice de ces importations, se trouvait par ailleurs en concurrence défavorable avec l'Europe en matière d'exportation de biens vers les États du Sud. Imposer des droits de douane élevés, c'était toucher à l'ensemble de l'économie du Sud et à son mode de vie, sa culture globale, son identité intégrant la dimension de l'esclavage des noirs.

La guerre de Sécession, qui résulta de cet état de fait, était donc moins un conflit fondé sur une dimension morale et idéologique qu'une guerre

dont les ressorts étaient économiques et culturels. L'esclavage n'était qu'une des données reliant l'économique au culturel, le fameux mode de vie du Sud étant fondé sur le racisme et la domination des blancs sur les noirs comme identité culturelle.

Toucher aux lois ségrégationnistes du Sud, c'était toucher au cœur de l'identité blanche. Les Sudistes aimaient leurs noirs comme une part d'eux-mêmes pour autant qu'ils restent à leur place. Ils disaient « nos noirs » dans un élan de propriété affectueuse. Les « Yankees », les blancs ou les noirs du Nord, qui tentaient de briser cette harmonie de domination et de soumission du noir au blanc, n'avaient qu'à bien se tenir. Ce n'était, pensaient-ils, au fond, que des êtres jaloux de leur mode de vie envié dans le monde entier. Un abolitionniste ne pouvait être qu'un Yankee ou un être faible influencé par leurs pensées délétères.

Non, la guerre de Sécession n'avait pas encore cessé, un siècle après l'abolition de l'esclavage. Car elle s'était muée en combat culturel avec pour otages les mêmes : les noirs comme donnée d'identité blanche. « Il n'y a pas de problème noir aux États-Unis, mais un problème blanc », écrivit Richard Wright, l'auteur de *Black Boy*.

Oui, il s'agissait bien pour le jeune pasteur Martin Luther King (encore inconnu ce 1^{er} décembre 1955, mais qui s'était déjà fait remarquer par ses sermons en l'église baptiste de Dexter Avenue) de mettre l'Amérique blanche en face de sa conscience. Martin Luther King, que la NAACP était venue chercher en son église pour mener le combat

de Rosa Parks, parce qu'il avait une voix, une belle voix noire et juste. Ils ne savaient pas encore qu'il était un Napoléon. Un Napoléon à genoux devant une belle qui lui avait donné sa voix.

Cette voix s'était tue, mais chantait par la gorge de l'aimé. Une mezzo-soprano sous couvert d'un baryton. Ce don de sa personne et de son organe sublime, Martin l'avait reçu comme un bien trop précieux qui pesait sans cesse au fond de sa conscience. Ce chant qui s'était tu, il essayait parfois d'imaginer son destin s'ils ne s'étaient rencontrés. Peut-être aurait-il pris son envol dans les théâtres et sur les ondes. Peut-être Coretta Scott aurait-elle connu le succès mondial de son amie Mahalia Jackson, dont la voix accompagnait la marche des droits civiques. Elle ne semblait pas le regretter, n'en disait mot. Elle avait fait son choix. Un choix bien cruel. Le chant était une vocation dont elle avait hérité de sa mère musicienne, le fil d'un patrimoine très ancien qu'elle venait de briser pour se prendre au filet d'un « Napoléon à genoux ». Un Napoléon noir, un Napoléon sûrement. Elle l'avait compris d'emblée.

Non, son chant ne s'arrêterait pas réellement. Il muerait en voix mâle. Il irait s'amplifiant. N'était-ce pas au fond l'essence du chant noir remontant de loin en loin le Mississippi par les champs de tabac, de coton et de canne, des bayous de Louisiane jusqu'aux glaces du Minnesota, de porter l'espérance, de combattre la souffrance ? Elle mettait sa voix dans sa voix, son chant dans son chant, et ses pas dans ses pas. Elle chantait ses sermons,

elle chantait ses discours. Deux coffres en un seul, deux souffles en un seul. Et qu'importe qu'on n'entendît pas son timbre. Seul le chant importait.

Mais elle chantait seule quelquefois, en concert, lorsque son foyer lui en laissait le temps. Elle ne pouvait non plus le suivre partout, dans tous ses déplacements. Il fallait bien s'occuper de leurs quatre enfants. Elle souffrait comme eux des absences prolongées, répétées, de Martin, s'inquiétait de le voir exposé à la folie criminelle d'un raciste. Elle n'en disait mot.

Martin allume une Lucky Strike, son petit calumet de la paix. Seul dans cette chambre sans charme au confort minimal, il soupire en suivant du regard les volutes enveloppant l'ampoule du plafonnier. Qu'aurait-il fait sans Coretta ? Ce qu'il lui a rendu est-il à hauteur de ce don ? Il en a souvent douté et non sans raison. Elle lui manque furieusement en ce moment précis où l'angoisse prend possession de son être. Le lit jumeau à côté du sien, resté vide, semble signifier cette absence. Une chambre à deux lits *queen size* dont un vide. « Queen size, pas King size », se serait-il amusé en d'autres temps.

Rien ici, à Memphis, n'est à la vraie dimension de cet homme, Martin Luther King, devenu de son vivant une légende. Celui qui, quatre ans plus tôt, a reçu le prix Nobel de la paix, fréquente les grands de ce monde, leur impose sa vision d'un futur d'équité et de justice raciale, n'est à Memphis qu'un nègre parmi les nègres, réduit à prendre une

Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD

Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU

Wagner, par JACQUES DE DECKER

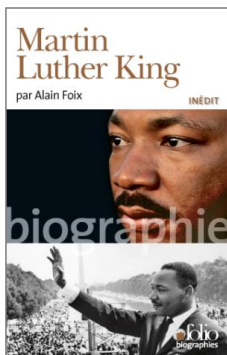
Andy Warhol, par MERIAM KORICHI

Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN. Prix du Grand Ouest des écrivains de l'Ouest 2011.

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Martin Luther King

Alain Foix

Cette édition électronique du livre
Martin Luther King d'Alain Foix
a été réalisée le 08 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445080 - Numéro d'édition : 236877).

Code Sodis : N51083 - ISBN : 9782072459979
Numéro d'édition : 237654.